

Présentation

Paul Bélanger

Volume 44, Number 4 (258), November 2002

Face au monde, figures du poète

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32997ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Bélanger, P. (2002). Présentation. *Liberté*, 44(4), 3–6.

Présentation

Depuis les événements d'un certain septembre que l'on sait, sur lesquels je continue de garder le silence, un peu par respect un peu par effroi, nous avons de nouveau constaté que la réalité effectue parfois des bonds quantiques qui laissent la fiction, le poème, l'art et une sensation de la beauté loin derrière. Ces événements nous ont laissé interloqués, pantois, choqués. Cependant, le poète regarde encore le monde de face, ou de biais parfois, bouleversé par une réalité qui n'a de cesse de le tarauder : monstre fou qui fonce au-devant de l'autre bête, hère fuyant qu'on ne peut saisir que dans l'ombre, figure inquiétante du mal, et quoi et tant encore.

J'ai une question en tête : pourquoi écrire, pourquoi vouloir créer du sens dans ce monde qui en veut si peu, apparemment.

Dans un essai intitulé « Le devoir de la poésie est-il d'améliorer la vie ? » (tiré de *Le poète et le monde*) qu'il écrivit au détour des années 50, le poète allemand Gottfried Benn se débat avec cette idée qui lui est aussi désastre. Plongeant dans les vagues qui le déroutent, constatant que « celui qui crée en poète prend position contre le monde entier (contre ne veut pas dire en ennemi) », il conclut, serait-ce provisoirement, que, si la poésie n'améliore pas la vie de l'individu, elle l'intensifie. En travaillant dans le clair-obscur, elle accomplit quelque chose de plus décisif

encore : elle transforme. Le feu est en tout ce que la poésie touche, par conséquent « l'essence de la poésie est achèvement et fascination ».

Dès lors, j'ai eu envie de questionner autour de moi d'autres poètes. Je leur ai écrit : « Quelle parole pour le monde, aujourd'hui ? », intéressé de voir comment ils saisiraient la question. Ils m'ont envoyé des réponses généreuses, soucieuses de faire écho à mon invitation, saisissantes.

Lisant l'ensemble, j'ai tracé un parcours où l'espérance, la joie, l'amour, le sérieux, la dignité m'ont effleuré. La première lettre que je reçus fut celle de Marie Claire Bancquart. Le poète n'est certes pas un prophète pour ces temps de misère, tant le poème a d'abord une fonction presque corporelle pour la conscience de l'être, la conscience de soi. Et dans le noyau dur, un appel à poursuivre l'élan créateur. Sylvie Fabre G. m'envoyait deux lettres tirées de la correspondance d'un livre à venir, où je voyais le feu transformer les pierres en messages d'amour, en désir de dialogue.

Chacun l'énonce à sa façon : le paradoxe de cet amour (Daniele Pieroni) est de nous confronter à l'obscur, et si l'on peut imaginer « Sisyphe heureux » comme l'écrivait Camus, c'est bien parce que le poème recommence le monde. Du ravissement (Jacques Ouellet) à la fulgurance (Bertrand Laverdure), de la position politique affirmée (Werner Söllner) à l'égard ou à l'encontre de la réalité au don pur du poème, ainsi que le font Robert Marteau dans ses poèmes-des-jours ou David Solway. Parmi les poèmes de ce dernier, un hommage à Gaston Miron qui n'est pas

sans rappeler, à mes yeux, le « Rocking chair » de A. M. Klein. Quant à la couleur mauve des poèmes en prose de Marc André Brouillette, n'évoque-t-elle pas un trouble semblable à une incursion dans l'inconscient ?

Puis, la vie et les surprises qui accompagnent la préparation d'un numéro font qu'Hélène Dorion, au retour d'un voyage à Berlin, me donne des poèmes de Werner Söllner. Denys Néron m'envoie une chanson que j'imagine interprétée par Richard Desjardins (on peut rêver). Dominique Robert livre une réflexion autour de Wittgenstein, ce qui nous rappelle que la poésie est non seulement un miracle mais qu'elle pense, qu'elle est une pensée en acte que l'on retrouve également chez Pierre Ouellet qui explore une mémoire vaste, tournée vers le futur. Le contrepoint poétique est donné par Pierre-Yves Soucy qui me courrielle depuis la Belgique où il vit des fragments-poèmes « à l'extrême couchant » qui exigent de la pensée qu'elle devienne évocation. Quant à Corinne Bayle, elle évoque la figure du poète tué dans son espoir même ; cela nous situe dans un « après-poésie » où le poème demeure, malgré tout. Louise Dupré écrit un témoignage saisissant sur la vie, nous rappelant ainsi que ce lieu commun est le premier qui compte. Denise Desautels, en deux fragments, explore cette mémoire qui nous ronge. La réflexion d'Antonio D'Alfonso, plus sociale, tourne autour de l'échec des institutions littéraires à reconnaître les œuvres réfractaires. David Cantin cherche, quant à lui, en compagnie des auteurs ponctuant son texte, à saisir le sans-nom du monde, tandis que Marie-Andrée Lamontagne défend l'idée que le poème est une passerelle reliant le poète au monde. En fin de parcours,

•

comme un épilogue, Louise Lachapelle présente la suite de sa réflexion sur une éthique de l'art.

Toutes ces postures sont possibles, y compris le pied de nez de Jean-Pierre Chevais dont l'humour nous rappelle, pour finir, que le poème est libre d'attaches, comme un coup de bergeronnettes et d'amour.

La question était dans l'air. Ce n'est certainement pas un hasard si plusieurs revues ont récemment consacré des numéros à cette question de l'engagement ou de la valeur du poème dans la Cité.

Un détour de millénaire qui en vaut la peine, en somme. La réalité crée l'occasion, les poètes répondent présent.

Je me dois de les remercier toutes et tous pour l'attention, l'ardeur à répondre et à s'engager. Voilà un envoi pour le millénaire, cela dit sans prophétisme.

Paul Bélanger